

Napoléon et la campagne de Russie

Jacques-Olivier Boudon

Napoléon
et la campagne de Russie

1812

EKHO

Maquette de couverture : Delphine Dupuy

Mise en pages : Nord Compo

© Armand Colin, 2015

© Dunod, 2021

Ekho est une marque de Dunod Éditeur,

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-10-082014-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

AU DÉBUT DE L'ANNÉE 1812, Napoléon domine l'Europe de toute sa puissance. Proclamé empereur en 1804, il a vaincu tous ses adversaires sur le continent depuis sept ans et remporté toutes les batailles qu'il a engagées. Seule l'Espagne lui résiste encore. Il gouverne un empire qui, entendu au sens large, s'étend sur la majeure partie du continent européen¹. Depuis 1806 cet élargissement a été justifié par l'application du blocus continental qui vise à terrasser l'Angleterre sur le plan économique. C'est en vertu de cette politique que la Russie a été intégrée en 1807, au terme du traité de Tilsit, au système continental établi par Napoléon. L'alliance franco-russe ne résiste pourtant pas au temps. Les deux empires ont des intérêts divergents, concernant la Pologne notamment, et surtout sur le plan économique. La rupture est consommée lorsque la Russie cesse d'appliquer le blocus continental. Pourtant, même si le contact n'est pas rompu, aucune négociation véritable n'est engagée pour tenter de résoudre la crise par la diplomatie. Tout laisse à penser que Napoléon a voulu en découdre militairement

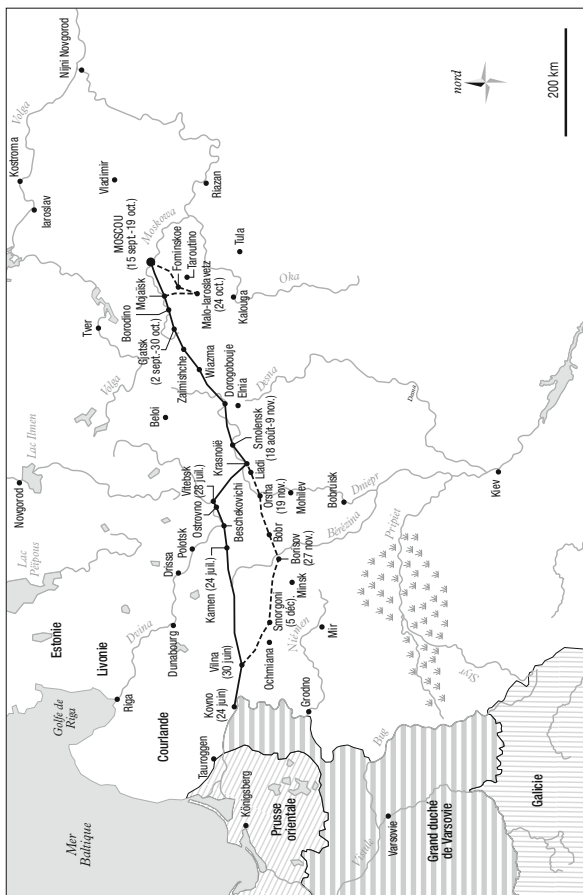
avec Alexandre. Il est évidemment aisé après coup de s'interroger sur ce qui a poussé Napoléon à aller toujours plus en avant dans sa soif de conquêtes, d'attribuer le désastre à la folie d'un homme qui aurait perdu le sens commun. Napoléon est incontestablement emporté par le système qu'il a lui-même créé et qui le pousse à toujours faire la guerre pour asseoir et confirmer sa domination sur l'Europe. Ce système est aussi fondé sur une puissance militaire qui se nourrit de la guerre.

On ne peut manquer d'être frappé par la mesure des moyens engagés pour cette campagne. Plus de 600 000 hommes sont massés en Allemagne et en Pologne, prêts à fondre sur la Russie. Jamais une telle force n'avait été réunie par Napoléon. Il fait ainsi la démonstration de sa capacité à mobiliser très largement au-delà des frontières de l'Empire, puisque la Grande Armée associe des soldats originaires de la plupart des pays européens alliés de la France. En entraînant ses alliés dans la guerre, il assoit un peu plus son autorité sur eux. « L'armée des vingt nations » frappe les imaginations. De leur côté, les Russes paraissent moins bien armés pour faire face à cette déferlante, mais leur capacité de résistance est réelle. Au-delà des armes, le moral jouera un rôle essentiel dans la campagne. Mais quels sont finalement les objectifs de Napoléon lorsqu'il engage le combat ? Se contentera-t-il de faire appliquer le blocus continental par la Russie ? Veut-il refonder un Royaume de Pologne en s'emparant des régions polonaises de l'Empire russe ? Envisage-t-il de s'engager plus

profondément à l'intérieur de cet empire ? Et finalement, que sait-il de ce pays qu'il est sur le point d'envahir ?

Ces questions se posent quand on observe la concentration des armées réunies par Napoléon, au moment où s'ouvre une des pages les plus dramatiques de l'histoire de l'Empire. En six mois, le sort de l'Europe bascule. Il aura fallu deux saisons en effet pour que la tragédie se déploie : un été de conquêtes jusqu'à l'entrée dans Moscou en septembre 1812, un automne marqué par la retraite sous des températures polaires et soldé par une hécatombe. Car étudier la campagne de Russie nécessite de s'interroger, plus encore que pour d'autres campagnes, sur le bilan humain qu'elle a entraîné, sur le quotidien des soldats, sur les souffrances endurées, sur la violence partagée, de revenir sur les transformations d'une armée, naguère présentée comme un vecteur de civilisation, et devenue en quelques semaines un lieu de déshumanisation. Les nombreux mémoires publiés par les survivants permettent de comprendre le traumatisme subi en même temps que d'approfondir notre connaissance des expériences de guerre vécues par les soldats². Les lettres envoyées aux familles font saisir sur le vif le quotidien et leurs états d'âmes, en même temps qu'elles expriment une forme de pudeur qui peut être aussi de l'autocensure et conduit à ne pas tout exprimer. Les témoignages des combattants, très nombreux sur cette campagne, offrent les moyens d'une approche anthropologique de la guerre³. Et pourtant, malgré les atrocités et les drames, la guerre de 1812 a continué à fasciner les esprits. Elle s'est inscrite, et pas seulement de façon négative, dans

la mémoire européenne, ce qui légitime d'en parcourir les différentes étapes à l'heure d'un bicentenaire qui s'annonce particulièrement riche en manifestations de toutes sortes.



Carte 1. La Campagne de Russie (1812)

LA RUSSIE ET LES RUSSES

À LA VEILLE DE LA CAMPAGNE

LA PUISSANCE RUSSE s'est affirmée depuis le xv^e siècle, mais c'est véritablement au tournant des xvii^e et xviii^e siècles, avec Pierre le Grand, que se forge l'Empire russe tel qu'il se développe au xix^e siècle, avec ses institutions, son administration et ses ambitions territoriales. Le règne de Pierre le Grand (1694-1725) a été déterminant dans la fondation de l'Empire russe. C'est en 1721 que, pour la première fois, est employée pour désigner le tsar l'expression « empereur de toutes les Russies », le pluriel signifiant que la Russie déborde désormais au-delà de son berceau d'origine.

Le territoire et les hommes

En 1812, la Russie est un empire à cheval sur deux continents. Depuis le xvii^e siècle, elle a conquis tout l'espace qui s'étend de l'Oural à l'océan Pacifique, puis a poussé, au cours du siècle suivant, en direction de l'Asie centrale, prenant le contrôle des territoires kazakhs.

Mais surtout, la Russie s'est installée en Crimée, sur la rive septentrionale de la mer Noire, à la suite des guerres contre l'Empire ottoman ; elle y fonde Odessa en 1794. Parallèlement, elle s'est implantée en Géorgie où elle continue à guerroyer contre la Perse. Enfin, les trois partages successifs de la Pologne (1772, 1793 et 1795) lui ont permis d'annexer une partie de ce royaume, l'Ukraine occidentale, mais aussi la Lituanie, renforçant ainsi ses positions sur la Baltique, mer par laquelle s'établissent les relations avec l'Occident. L'ouverture à l'Europe qu'avait souhaitée Pierre le Grand en fondant Saint-Pétersbourg en 1703 est ainsi confirmée, d'autant plus que la domination russe sur les contrées orientales est plus théorique que réelle. Les guerres de la Révolution et de l'Empire introduisent un peu plus la Russie sur la scène européenne.

Pour le voyageur étranger, bientôt pour le soldat de la Grande Armée, la Russie d'Europe présente alors un visage assez uniforme, celui d'une vaste plaine qui s'étend du Niémen jusqu'à l'Oural. « Il me reste peu de souvenirs des lieux, se souvient le baron Boulart, tant l'aspect en est uniforme. Terrain peu accidenté, n'offrant rien de tranché ; d'assez belles moissons ; beaucoup de forêts, où le bouleau paraît être l'essence de bois la plus ordinaire ; de très larges routes non empierrées, dont le tracé sur le terrain est indiqué, de chaque côté, par une ou deux rangées d'arbres magnifiques ; tel est le tableau que chaque jour offrait⁴. » Au nord, c'est le domaine de la forêt qui recouvre près de 60 % des terres. Au sud,

le territoire est progressivement gagné par la steppe. Dominée par un climat continental, la Russie offre des contrastes de températures étonnants : été très chaud, hiver très rigoureux. Les soldats de Napoléon goûteront aux deux types de climat.

La population est alors difficile à circonscrire. Selon un recensement de 1796, assez imparfait, elle avoisinerait les 32 millions d'habitants, ce qui en fait l'un des pays les plus peuplés d'Europe. Elle serait plus probablement de 40 millions en 1810, mais ces habitants sont disséminés sur un vaste territoire, seule la région de Moscou offrant des densités supérieures à vingt habitants au kilomètre carré. Dans les provinces occidentales que traversent la Grande Armée, c'est-à-dire les régions de Kovno, Vilna ou Grodno, les densités sont comprises entre 2 et 5 habitants par kilomètre carré, d'où cette impression qu'ont les soldats de Napoléon de ne croiser que rarement âme qui vive. Ces densités augmentent un peu dans les provinces de Mohilew et Smolensk, entre 5 et 10 habitants, mais elles restent faibles. Cette population est essentiellement rurale ; 96 % des Russes vivent à la campagne. Les conditions sociales sont également contrastées. La société voit en effet s'opposer une masse de paysans asservis et une noblesse qui détient à la fois la terre et le pouvoir. Le tableau de la société russe, qui ne prend en compte que les hommes – soit 21 millions d'âmes, ce qui correspond à une population de 42 millions d'habitants – manifeste

le poids de la paysannerie. À elle seule, elle représente 85 % de la population, avec une très forte domination des paysans seigneuriaux c'est-à-dire possédés par un propriétaire noble, 7 500 000 étant rattachés à l'État ou à la monarchie, précision importante car leur statut n'est pas tout à fait identique.

La noblesse s'est renforcée au XVIII^e du fait du durcissement des mesures prises à l'encontre des serfs. Les 225 000 nobles recensés en 1812 appartiennent à la noblesse héréditaire. Mais la société russe se distingue aussi par une noblesse de service, qui fait que tout serviteur de l'État est noble. Au total, la noblesse représente 1,5 % de la population. Ce lien entre noblesse et service de l'État a été codifié en 1722 dans la « Table des rangs » qui établit une hiérarchie de quatorze degrés ou *tchin*, qui va de l'assesseur de collègue au chancelier. L'appartenance à l'un de ces quatorze rangs confère la noblesse, mais il faut accéder au 8^e rang pour pouvoir transmettre son titre, ce qui correspond au grade de colonel dans l'armée et à un rang équivalent dans l'administration. Ce système favorise l'ascension sociale, comme le montre l'exemple de Speranski, fils de pope, devenu ministre du tsar. La possession de serfs est un privilège de la noblesse. Le système s'est renforcé au cours du XVIII^e siècle, à la fois parce que la monarchie a récompensé ses serviteurs en leur octroyant des terres peuplées de serfs, mais aussi parce que depuis Pierre le Grand, le propriétaire foncier est devenu l'intermédiaire entre la population et l'État. C'est lui qui garantit

le paiement de l'impôt, lequel est prélevé en fonction des « âmes » vivant sur un domaine, ce qui a conduit à rattacher les paysans à un propriétaire. Celui-ci a donc multiplié les mesures de contrôle pour s'assurer de son maintien sur place. Tous les nobles ne sont cependant pas de riches propriétaires, puisqu'on estime qu'il faut posséder environ cinquante serfs pour pouvoir tenir son rang. Or près des deux tiers des nobles possèdent moins de trente serfs. À l'inverse, de très grandes familles sont à la tête de domaines immenses, à l'image de la famille Cheremetiev qui, en 1800, possèdent des terres avoisinant les 800 000 hectares répartis dans dix-sept gouvernements différents, sur lesquelles vit une population de 210 340 serfs⁵. Chaque domaine est régi par un intendant, intermédiaire entre la communauté villageoise et le seigneur. L'intendant est lui-même à la tête de toute une bureaucratie domaniale ; il est généralement honni des paysans et la première cible des émeutes populaires, surtout s'il est polonais ou allemand. Sur ces grands domaines, sont également établies des fabriques qui assurent une grande partie de la production manufacturière du pays, que ce soit dans la métallurgie, le textile, et bien sûr la transformation de produits de l'agriculture, à commencer par les distilleries. C'est l'une des principales activités du domaine de la famille Kourakine, par exemple, établie dans la province de Saratov. Les manufactures domaniales font travailler essentiellement des serfs, grâce au système de la corvée (*obrok*).

Les officiers de la Grande Armée entrant en Russie sont généralement des observateurs curieux de la société qu'ils découvrent. François-Clément Drujon de Beaulieu, lieutenant dans le régiment des lanciers polonais de la Garde impériale, est ainsi frappé par les différences sociales que présente la société russe. Il est alors logé avec son régiment dans un vaste et confortable château du côté de Polotsk. « Le seigneur est ordinairement très poli et d'une belle éducation ; il est sous ce rapport très différent des habitants qui l'entourent qui croupissent dans l'ignorance la plus abjecte ; il diffère encore de ces derniers par les formes physiques et les traits de la figure ; il semble qu'ils forment entre eux deux espèces d'hommes. » Et Drujon souligne en outre qu'il n'y a pas de classe intermédiaire. « On ne rencontre jamais de bourgeoisie dans les communes rurales : dans chaque village se trouve un noble et des paysans, plus ou moins nombreux, qui sont ses esclaves⁶. »

La bourgeoisie marchande et industrielle est en effet peu nombreuse. Elle est également codifiée. L'appellation de marchands correspond à un certain niveau de fortune et à des privilèges propres, par exemple l'exemption de la capitation, du service militaire et des châtiments corporels. En fonction de leur degré de fortune, les marchands sont répartis en trois guildes. L'appartenance à la première permet de commercer dans tout l'empire et avec l'étranger ; les marchands de la deuxième guilde ne peuvent commercer qu'à l'intérieur de l'empire, ceux de la troisième à l'intérieur d'une province. Les marchands

n'ont pas le droit de posséder de serfs, mais leurs fils ont accès à l'éducation et peuvent espérer entrer au service de l'État et ainsi accéder à la noblesse. Par le terme de « petit bourgeois », la législation russe désigne un corps intermédiaire entre le marchand et l'artisan ; il s'agit généralement de petits commerçants dont la fortune est insuffisante pour leur permettre d'appartenir à l'une des trois guildes de marchands. Ils composent une partie de la population urbaine, même si leurs liens avec la campagne sont particulièrement serrés. Avec les paysans, ils partagent aussi le fait de payer la capitation et d'être assujettis à la conscription. En ville, ils côtoient les hommes libres sans classe, qui sont pour la plupart des serfs fraîchement émancipés. Mais ce groupe situé entre la noblesse et la paysannerie est modeste au sein d'une société russe véritablement dominée par le système du servage.

Composition de la société russe en 1812⁷

| | |
|--------------------------------|------------|
| Noblesse | 225 000 |
| Clergé | 215 000 |
| Militaires | 1 000 000 |
| Fonctionnaires subalternes | 750 000 |
| Commerçants | 119 000 |
| Petits bourgeois | 750 000 |
| Hommes libres sans classe | 137 000 |
| Paysans rattachés à l'État | 6 700 000 |
| Paysans rattachés aux apanages | 570 000 |
| Paysans seigneuriaux | 10 500 000 |
| Paysans rattachés aux palais | 180 000 |

On comprend mieux, à la lecture de ce tableau rapide, que Napoléon ait pu envisager un instant de promettre la liberté aux serfs. Alors la Grande Armée aurait pu réellement se présenter en armée libératrice. Mais l'empereur s'y refuse, en partie par crainte d'une révolution sociale, car la mesure n'aurait été percutante que dans la mesure où elle aurait donné lieu à une distribution de terres. Faute d'avoir rallié les moujiks à la cause française, Napoléon a simplement réussi à les mobiliser contre son armée, dans un élan national inédit.

La Russie est presque exclusivement le domaine de l'agriculture extensive qui se pratique sur de très grandes étendues. Dans le nord, une partie des champs est laissée en jachère pendant de longues périodes avant d'être soumis au feu, la culture sur brûlis permettant un enrichissement du sol⁸. Dans la Russie centrale que traverse la Grande Armée, s'est surtout imposé le système de l'assolement triennal. Le cycle des cultures fait alterner sur la même parcelle une céréale d'hiver, semée fin août, en général du seigle, une céréale de printemps, avoine ou sarrasin, et une année de jachère. Les récoltes sont faibles. Sur les meilleures terres, le rendement est de trois à quatre grains récoltés pour un grain semé, ailleurs, de deux à trois grains pour un seulement, ce qui rend cette économie agraire extrêmement précaire, le moindre accident climatique pouvant réduire à néant ces résultats. Les disettes sont fréquentes. L'outillage est rudimentaire, reposant sur l'araire ou *sokha*, la principale force de travail

étant fournie par la masse des serfs. L'élevage ne peut guère apporter d'appoint, faute de plantes fourragères et parce que la jachère, au sortir de l'hiver, n'offre pas d'herbe à brouter par le bétail. Les troupeaux sont donc faméliques et par là même ne contribuent que modestement à la fertilisation des sols. L'essentiel des engrais naturels disponibles sont utilisés pour les jardins auxquels les paysans apportent un soin jaloux et où ils font pousser le lin, utilisé pour la fabrication des vêtements, le chanvre, mais aussi de plus en plus des pommes de terre, compléments indispensables à une production céréalière caractéristique d'une agriculture de subsistance essentiellement destinée à l'autoconsommation locale. Cette réalité économique explique aussi les difficultés de ravitaillement auxquels se trouve confrontée la Grande Armée.

Les paysans sont aussi artisans, ce qui renforce le caractère autarcique de l'économie rurale ; les femmes confectionnent les vêtements en lin, les hommes travaillent le bois à partir duquel il fabrique les objets les plus divers : barriques, jouets, chaussures, paniers. La nourriture principale est faite de pain, de choux, élément de base de la soupe à laquelle on adjoint de la viande et des oignons pour faire le bortsch, les concombres salés venant en complément. La boisson la plus répandue est le kvas, même si les soldats français préfèrent se plonger dans l'eau-de-vie, qui fait des ravages dans leurs rangs. Portant la barbe et une longue tunique en laine, le kaftan, avec par-dessus un manteau

en laine de mouton, le paysan russe surprend aussi les soldats occidentaux par sa tenue. Il est chaussé de hautes bottes fourrées en hiver, ou de sabots s'il n'a pas les moyens d'acquérir les premières. La femme russe porte un vêtement assez similaire à celui des hommes, mais a les cheveux recouverts d'une coiffe⁹.

Les soldats qui pénètrent en Russie sont surpris par le petit nombre de villages et par leur organisation, avec leurs maisons de bois disséminées le long de la route centrale. Souvent les villages sont de petite taille, une cinquantaine de feux, afin d'être au plus près des champs à cultiver. Les soldats sont également surpris par la maison elle-même, l'*isba*, habitation faite de rondins, et recouverte d'un toit de chaume, avec au centre un poêle qui permet de chauffer la pièce centrale en même temps qu'il sert à faire la cuisine, mais sans cheminée et avec de minuscules ouvertures, si bien que l'intérieur est constamment enfumé¹⁰. Le *strub*, cage composé par les rondins joints les uns aux autres, est colmaté par des écorces ou de la mousse. Le bois a l'avantage d'être un isolant et de résister au gel à la différence de la pierre. Drujon de Beaulieu est attentif à la construction de ces maisons, sans cheminée, toujours remplies de fumées, ce qui fait que les paysans, note-t-il, ont toujours le visage et les mains noires. « On peut juger par là de la beauté de leurs femmes », ajoute-t-il¹¹. Il les décrit revêtus l'hiver de peaux de mouton, portant de longues barbes, ne connaissant pas l'usage du lit, portrait qui renvoie le lecteur à l'image du sauvage,

même si le terme n'est pas prononcé. Les prisonniers ont eu particulièrement l'occasion d'observer ces maisons à l'image du capitaine Vieillot qui évoque les longs mois d'hiver où la famille se réunit dans la chaumière et où, « pendant la veillée, ils s'occupent d'ouvrages, d'habillement ou de nécessité dans le ménage¹² ». Aubry de Vildé confie à son père sa surprise face à l'état d'arriération des paysans russes.

« Je vous ai fait récemment la description de la Pologne prussienne, mais ce n'est rien en comparaison de la russe. Ceux-ci sont tout à fait sauvages. Ils sont presque tous nus et ne sont absolument couverts que d'une mauvaise chemise et les autres d'une peau de bête. Leurs tanières sont de malheureuses cahutes qui n'ont ni portes ni fenêtres, seulement un malheureux trou par où ils peuvent entrer. Ils n'ont point de cheminée à leurs maisons. Ils y font cependant du feu et la fumée ne peut s'évacuer que par ce trou qui leur sert de porte¹³. »

En plein été, les Français ne comprennent pas que l'isba est surtout construite pour protéger les paysans russes des rigueurs de l'hiver.

Ces isbas sont une proie facile des flammes comme s'en aperçoivent les soldats lors de la retraite, quand voulant pousser le feu des poêles, ils voient la maison partir en fumée. La forêt est omniprésente, ce qui facilite aussi ce type de construction que l'on retrouve également en ville où plus des quatre cinquièmes des habitations sont en bois. L'intérieur de l'isba est

également un sujet d'étonnement, avec ses banquettes en bois le long du mur, où s'allongent les membres de la famille, la table familiale en diagonale par rapport au poêle, le coin des femmes où l'on retrouve le métier à tisser. Dans l'angle face à la porte, l'icône est un des éléments centraux de la maisonnée. Désiré Fuzelier en a laissé une description qui révèle le caractère rudimentaire du mobilier :

« L'intérieur de ces habitations est comme le dehors, c'est-à-dire que l'on n'y voit ni mortier ni ferrures. Il faut, cependant, en excepter le four qui est toujours en briques. Il occupe la moitié du logis. De plus, on voit, au-dessus de la porte, de longues planches qui s'étendent depuis l'entrée de la maison jusqu'au four et forment, ainsi, un second plafond ; c'est le lit ordinaire des Russes. On l'appelle polaki. La maison est garnie circulairement de bancs en planches qui sont fixes. Ajoutez une table, quelques écuelles, plusieurs cuillères, tous ces objets en bois, un fourgon, une hache, un grand couteau appelé kossar, quelques pots en terre non vernissés. Voilà tous les meubles et la vaisselle du paysan¹⁴. »

Les soldats de Napoléon ont du mal à percevoir la mentalité religieuse des paysans russes et à comprendre le système des croyances qui les anime. Tel s'étonne d'être roué de coups pour avoir oublié d'honorer l'image sainte en entrant dans l'isba d'un paysan. Cet attachement à la religion orthodoxe est aussi un des traits qui expliquent la résistance à Napoléon et à son armée.

Quant au général Guyot, il exprime un préjugé assez répandu en parlant de la religion des Russes sous la forme d'une superstition et en les opposant aux Polonais dont la religion paraît plus familière. « Les Polonais sont catholiques très religieux ; les Russes professent la religion catholique grecque ; ils sont fanatiques et superstitieux à l'excès, très voleurs. Chez ces derniers, ce n'est pas un défaut, ils prient même l'Être suprême ou le grand saint Nicolas de leur fournir chaque jour l'occasion de prendre quelque chose¹⁵. » Mais les contacts avec les paysans russes sont finalement assez rares. En revanche, dès que l'on s'éloigne de quelques kilomètres de la route principale, la vie reprend ses droits. C'est là que l'on peut trouver du ravitaillement, avec le risque d'être intercepté par les cosaques ou pris à partie par les villageois. Mais l'hostilité des paysans russes à l'égard des soldats français n'est pas systématique. Le colonel Combe raconte ainsi comment, s'étant perdu avec quatre camarades, il est accueilli par des villageois qui offrent l'hospitalité à son groupe, dans une maison qu'il désigne par le nom de « cabane », lui aussi frappé par l'absence de cheminée. « Un grand feu dont la fumée ne s'échappait qu'en partie par une ouverture pratiquée dans la toiture, formait au-dessus de nous un nuage si épais, que nous étions obligés, pour ne pas être suffoqués, de nous tenir courbés ou assis sur de mauvaises escabelles¹⁶. »

Au sein de la société russe, les Juifs tiennent une place à part. Ils sont très présents dans les récits écrits par les survivants de la campagne de Russie. Il est vrai que

l'Empire russe compte au début du XIX^e siècle la plus importante communauté juive d'Europe, composée de près d'un million de membres, sur les 2,5 millions de Juifs vivant alors sur le continent. Cette communauté s'est fortement accrue depuis les partages de la Pologne, puisqu'elle est essentiellement concentrée dans les régions annexées, ainsi que dans les gouvernements de l'ouest de l'empire. Les Juifs sont à l'inverse interdits de séjour en Russie proprement dite. Ils sont cantonnés, selon le statut de 1804, à treize gouvernements de l'ouest, qui couvrent la Lituanie et la Russie blanche, l'Ukraine et la petite Russie. Ils sont également présents dans les grandes villes, notamment Moscou. Les Juifs ont aussi le droit d'établir des colonies dans les nouvelles régions de l'Astrakhan et du Caucase. Ils ont un statut à part, ont l'interdiction de vendre et d'acheter de la terre et pour cette raison s'adonnent essentiellement au commerce et à l'artisanat. Encore sont-ils là encore soumis à une taxe qui est le double de celle dont s'acquittent les marchands chrétiens. Réunis en communautés, les *kahals*, dominées par les rabbins et les notables, les Juifs forment un monde à part au sein de la société russe. À Moscou, le quartier juif est fait de maisons construites en bois, qui brûlent aisément en cas d'incendie¹⁷.

La description de la communauté juive est ambivalente. Ils apparaissent tantôt comme des auxiliaires utiles à l'armée et aux soldats auxquels ils vendent des vivres ou qu'ils guident dans leur déplacement. Un Juif

sert de guide à Combe et à ses camarades égarés¹⁸. Mais ils sont aussi décrits comme profitant de la retraite des Français pour les dépouiller, voire les assassiner. Coignet, par exemple, évoque les Juifs de Vilna égorgeant les Français après le départ de l'armée¹⁹. Il émane de la plupart de ces témoignages l'expression d'un anti-judaïsme prononcé.

L'économie russe

L'économie russe repose essentiellement au début du XIX^e siècle sur l'agriculture dont une partie de la production est exportée. Mais la Russie a vu se développer depuis le début du XVIII^e siècle une industrie qui repose largement sur le système du servage. Au début du siècle, l'industrie russe compte environ deux cent mille ouvriers répartis entre près de deux mille manufactures. Les secteurs principaux sont la métallurgie et le textile. La métallurgie s'est notamment développée dans l'Oural grâce à la présence de riches mines de fer, la forêt abondante fournissant le combustible nécessaire à la fabrication de la fonte. En 1800, la Russie en produit plus de 162 000 tonnes, c'est-à-dire davantage que l'Angleterre qui est du reste importatrice de fonte russe. L'Oural est alors le premier centre métallurgique d'Europe²⁰. Or la production n'est pas touchée par la guerre contre la France. Au contraire, l'Oural peut continuer à fournir le fer nécessaire à la fabrication des armes. L'autre secteur industriel en plein essor est celui de l'industrie textile, avec le développement des

filatures de draps, largement mises à contribution par l'armée, mais aussi de soie et de coton. La région de Moscou, en particulier, est spécialisée dans cette branche.

La Russie exporte une partie de sa production industrielle, même si l'essentiel de ses exportations est constitué de produits agricoles, de bois et de fourrures. Elle se heurte du reste à la mauvaise qualité de ses infrastructures routières, les cours d'eau, très utilisés pour le commerce, étant par ailleurs impraticables en hiver. Toutefois, par la Baltique, la Russie entretient des relations fortes avec ses voisins, notamment les pays de l'Europe du Nord et l'Angleterre. Le blocus imposé par le traité de Tilsit provoque une baisse notable des échanges commerciaux. Entre 1801 et 1806, le montant des exportations s'élevait en moyenne à 54 millions de roubles argent par an, et celui des importations à 40,8 millions. Entre 1807 et 1812, les moyennes sont respectivement de 34,1 millions pour les exportations et 20,6 millions pour les importations. Le blocus pèse surtout sur les régions proches de la Baltique. À l'inverse, le sud de la Russie tire son épingle du jeu, une ville comme Odessa bénéficiant du transfert des circuits commerciaux pour se développer. Un autre effet du blocus a été le développement de l'industrie textile, mieux protégée, et de l'industrie du sucre²¹.

Le décret du 19 décembre 1810 s'inscrit dans ce contexte de crise des échanges commerciaux. Le tsar a pris acte de ce que l'application du blocus entravait l'économie de son pays, sans compensation venue de

France. Il considère en outre que le système des licences mis en place par la France s'opère à son détriment, puisqu'il lui permet d'accueillir des navires neutres, alors que leur entrée reste prohibée en Russie, ce qui désavantage l'économie du pays. L'arraisonnement d'un navire bordelais dans le port de Riga envenime les relations entre les deux pays. Il est finalement restitué à son propriétaire. Mais en prenant la décision de taxer les produits étrangers, la Russie s'attire les foudres de la France et ce d'autant mieux que les produits français sont finalement plus durement touchés que les produits anglais, l'importation des draps et soieries étant notamment interdite, ce que résume fort bien Caulaincourt :

« Il prohibe l'importation de nos vins en bouteilles, et une partie de nos vins ne peut être qu'envoyée en bouteilles. Il admet nos vins en tonneaux, mais par mer seulement, et la mer n'est pas libre, et il les charge d'un droit quadruple de celui qu'ils devaient acquitter avant. Pour les produits de l'industrie anglaise introduits en contrebande, l'oukaze ne prononce que la confiscation et seulement pendant la durée de la guerre. Pour les produits de l'industrie française introduits de la même manière, il prononce le brûlement²². »

Caulaincourt confie aussi à son premier secrétaire d'ambassade, François Joseph Maximilien Gérard de Rayneval, le soin de rédiger des *Réflexions sur l'oukaze du 19 décembre 1810, relatif au commerce*²³. Pour la France, l'oukaze est un *casus belli*. Pour la Russie, il se traduit par une amélioration de la balance commerciale,

puisque, à la suite des mesures prises par Alexandre en décembre 1810, la courbe des échanges commence à remonter : 34,7 millions d'exportations en 1811, 38,8 en 1812, environ 23 millions pour les importations²⁴.

Une monarchie autocratique

La Russie reste marquée par un régime autocratique, dominé par la figure du tsar. Celui-ci conserve une forte aura auprès de ses sujets ; il est le père des peuples, revêtu d'un caractère quasi sacré. Le tsar est aussi le chef de l'Église orthodoxe, une Église qui représente une force considérable dans le pays. Sacré par le métropolitain de Moscou, il dispose de toutes les nominations aux postes ecclésiastiques, même si, dans la pratique, il délègue ses pouvoirs au saint-synode composé de dignitaires de l'Église qui siège à Saint-Pétersbourg. Comme le précise l'article 1 du code des lois de l'Empire russe, « l'empereur est un monarque autocrate et absolu. Dieu commande obéissance à son autorité suprême ». Tout est dit dans ces quelques mots. Le tsar est un autocrate, ce qui signifie qu'il cumule en sa personne le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire.

Devenu tsar en 1801, après l'assassinat de son père Paul I^{er}, Alexandre a en fait été élevé par sa grand-mère Catherine II²⁵. Il a également reçu les leçons du philosophe suisse La Harpe, qui l'initie à la philosophie des Lumières. Les deux hommes restent en contact alors que La Harpe a rejoint son pays et adhère aux idées de la Révolution, ce qui n'est pas le cas du tsar qui

reste profondément hostile aux principes de 1789 tout en conservant un fort attachement à la culture et à la langue françaises. À peine arrivé au pouvoir, Alexandre a cherché à s'entourer de conseillers et à moderniser l'appareil de l'État ; il crée en 1802 neuf ministères, en s'inspirant du modèle français : ministère de la Cour, des Affaires étrangères, de la Justice, des Apanages, de la Guerre, de la Marine, de l'Instruction publique, des Finances et de l'Intérieur. L'organisation interne de ces ministères a été parachevée en 1811 ; ils sont désormais divisés en départements eux-mêmes divisés en bureaux. Les ministres ont une certaine autonomie ; ils peuvent notamment proposer des projets de loi au tsar, lequel tranche, après les avoir soumis au Conseil d'État. Même si les ministres se réunissent régulièrement en conseil, il n'existe cependant pas plus qu'en France de collégialité ministérielle. C'est également en 1802 qu'Alexandre a réorganisé le Sénat créé par Pierre le Grand en 1711 et désormais divisé en onze départements. Les sénateurs sont nommés par l'empereur parmi les hauts dignitaires de l'empire, membres des plus grandes familles de la Russie. Le Sénat est le gardien des lois ; il détient aussi le privilège de la nomination et de la promotion des fonctionnaires, ce qui signifie qu'il contrôle la noblesse de service. Mais il sert aussi de contre-pouvoir et exprime les sentiments d'une noblesse de service qui souhaiterait acquérir davantage de pouvoirs. Elle exprime ses intentions en ce sens par l'intermédiaire du « parti sénatorial », désireux de voir

renforcer le rôle du Sénat afin de contrecarrer l'arbitraire du pouvoir impérial. Il s'agit alors de protéger non pas les droits de l'ensemble de la population russe, mais ceux de l'élite que représente la noblesse²⁶.

La défaite de 1805 remet en question l'élan réformateur des premières années du règne d'Alexandre. À l'inverse, celle de 1807 a pour effet de faire mesurer à l'empire combien il lui est nécessaire de se moderniser. Michel Speranski est l'homme de cette réforme. Né en 1772, fils d'un pope, il n'appartient pas à l'aristocratie comme la plupart des collaborateurs d'Alexandre, mais il a une connaissance remarquable du droit et souhaite imposer au tsar une unification de la législation russe. Son objectif n'est pas tant de libéraliser le régime autocratique, même s'il a aussi cet objectif en tête, que de lui donner une base juridique solide. C'est dans cette perspective qu'il propose au tsar en 1809 un projet de Constitution qui définit les droits et les devoirs des différentes catégories de la société. Ce projet envisage aussi une refonte des institutions, à l'échelle locale comme à l'échelle nationale, avec, à chaque échelon, la création d'une assemblée délibérante. L'idée d'une Assemblée nationale, qui doit beaucoup aux débats venus de France depuis 1789, est alors neuve en Russie, même si Speranski ne prévoit pas de donner à cette *Douma* des pouvoirs très importants. Il projette aussi l'élection des juges. Mais ces réformes apparaissent trop révolutionnaires, surtout au moment où s'engage la lutte contre la France. Speranski est disgracié

en 1812, victime d'une opposition venue essentiellement des rangs de la noblesse de cour. Sa francophilie apparente le dessert. De ces réformes, subsiste quand même le Conseil d'État, ressemblant fort au Conseil d'État français et qui comme lui a la charge de préparer les projets de lois, mais aussi de contrôler l'action des ministères et d'élaborer le budget. Chambre technique, le Conseil d'Etat ne remet cependant pas en cause le caractère autocratique du régime²⁷.

L'empire russe est vaste, d'où l'importance de l'administration locale. L'unité de base de la Russie tsariste est la province ou gouvernement, qui se subdivise en districts. Chaque gouvernement est administré par un gouverneur, assisté de plusieurs conseils : un conseil de régence assiste directement le gouverneur, un conseil des finances est chargé de l'administration des biens de la couronne et de la perception de l'impôt, d'autres conseils sont chargés des questions de santé, d'instruction, etc. Tous sont rattachés directement à un ministère particulier. Les pouvoirs des gouverneurs en matière de maintien de l'ordre ou de perception de l'impôt sont importants ; ils sont un des rouages essentiels dans le fonctionnement de la machine administrative.

Alexandre est aussi chef de guerre. Son pays a déjà affronté l'empire napoléonien à deux reprises, en 1805 puis en 1806 et 1807. Or l'armée est un des piliers de l'Empire russe. Elle est aussi le principal instrument des conquêtes et joue de ce fait un rôle crucial dans l'appareil d'État. Sous le règne d'Alexandre, on estime

à deux millions le nombre de nouvelles recrues²⁸. Ces soldats sont recrutés par des levées ordonnées par le tsar et organisées dans le cadre local, essentiellement dans la Grande Russie, les régions nouvellement conquises ayant un statut différent. Il revient en effet à chaque commune de paysans (le *mir*) de désigner les jeunes gens qu'elle destine à l'armée ; ces recrues sont en général issues des couches les plus basses de la société rurale et ont entre dix-huit et quarante ans en 1812. La pression ne cesse de s'accroître. La proportion de recrues était généralement de un à deux hommes pour cinq cents âmes ; elle atteint vingt hommes pour cinq cents âmes en 1812. Depuis 1808, ces jeunes soldats sont envoyés dans des dépôts où ils se familiarisent avec le métier des armes. Alexandre leur impose aussi l'uniforme. La durée du service étant de vingt-cinq ans, un soldat enrôlé reste à l'armée le plus souvent jusqu'à sa mort et n'a guère d'espoir de revoir son village natal. L'armée russe reproduit le clivage visible au sein de la société, car si la masse des soldats est d'origine paysanne, les officiers appartiennent pour leur part à la noblesse. Le service de l'État dans l'armée comme dans l'administration est en effet une des missions dévolues aux nobles.

En 1812, les préparatifs militaires russes ont été orchestrés par le général Barclay de Tolly, devenu ministre de la Guerre en 1810 après s'être illustré dans la guerre contre la Suède et avoir commandé l'armée d'occupation en Finlande nouvellement conquise. C'est lui